

Et je me dis que j'étais aussi con dans mes rêves que dans ma vie. Et que ça m'aurait bien arrangé d'être un génie dans mes rêves. Que ça m'aurait reposé de ma connerie éveillée.

Samuel Benchetrit

Les rêves sont l'aquarium de la nuit.

Victor Hugo

J'ai tout fait, tout vendu. Je suis monté chez vous et j'ai frappé à votre porte, à celle de votre voisin. J'ai attendu sur votre palier, suis revenu plusieurs fois à différentes heures sans parvenir à vous rencontrer. J'ai insisté, sonné, cogné et finalement compris que jamais vous ne m'ouvririez, que vous n'en aviez rien à faire de ce que je pouvais vous proposer. J'ai pourtant essayé, suis passé de l'aspirateur à la Bible et de la Bible aux encyclopédies. Juste un représentant, c'est ce que vous pensiez, juste un type qui tente encore de me vendre un truc. J'avoue, oui, c'est ce que je voulais, c'est ce que j'ai toujours voulu pour pouvoir bouffer.

Mais aujourd'hui, c'est terminé, je vous assure, tout a changé, et vous allez bientôt m'accueillir à bras ouverts, m'offrir gîte et couvert, me demander de rester pour la nuit et les suivantes, me supplier de m'installer chez vous, dans votre chambre, et de

devenir le maître organisateur de vos rêves, votre cueilleur d'images nocturnes. Jamais plus vous ne me laisserez croupir sur un paillason, jamais plus vous ne dormirez sans moi. Je devine même que mon petit camping dans votre piaule ne vous dérangera pas, que vous allez me prêter votre tête, m'autoriser à guetter votre sommeil afin de vous piquer deux ou trois rêves. Je le sais, parce que ça m'est déjà arrivé, pas chez vous, mais ailleurs, sans trop de succès je dois l'avouer.

Faut dire que je m'y prenais mal, que je vendais ma prestation comme je vous aurais vendu, à une époque, le dernier modèle Tornado, que je forçais la main, insistais trop lourdement. J'ai vite compris qu'il me fallait mieux cibler ma clientèle et surtout éviter les familles, que je devais uniquement me consacrer à chasser le solitaire, le célibataire endurci, celui qui le soir n'avait rendez-vous qu'avec son écran plat.

Après quelques tentatives, plus d'échecs que de réussites, je me suis donc mis à fouiller les poubelles, à profiler mon type de client grâce à ses déchets. Conserves vides, lettres déchirées et maculées, journaux lus, programmes télé, tickets de caisse, emballages divers et bouteilles non recyclées. J'y suis un peu allé à l'aveuglette, surlignant les rues sur un plan, une façon pour moi de découvrir la ville. Mon

employeur avait été formel à ce sujet, choisissez une ville où vous n'êtes pas connu, m'avait-il ordonné au téléphone. Je ne l'étais pas dans la mienne, j'aurais pu y rester, mais bouger était une idée, m'installer ailleurs, changer de vie, devenir un autre. Je me suis installé au cinquième étage d'un hôtel miteux, son patron y louait quelques chambres au mois, à des individus dans mon genre, des paumés, des déchets de la société, et j'ai organisé ma routine autour de mes neuf mètres carrés.

L'idée des poubelles m'avait été soufflée par la femme de chambre, Mme Hortense, une Haïtienne au doux visage et à l'accent chantant. Incroyable, m'avait-elle dit un jour, ce qu'on trouve dans les chambres après le départ des clients. Elle faisait collection de ces découvertes, avait ouvert au sous-sol de l'hôtel un musée de cochonneries, c'est ainsi qu'elle nommait ce lieu, et elle m'y avait entraîné un matin, m'avait montré, exposé sur des étagères, tout un tas de trucs ayant appartenu aux occupants disparus. Ça allait de la brosse à dents au chapeau melon, en passant par des bestioles empaillées. Je pourrais vous dresser le profil psychologique de chaque personne de passage, m'avait-elle assuré, saisissant un bocal contenant une couleuvre noyée dans du formol. C'est ainsi que dix minutes plus tard, prétextant un

rendez-vous urgent, je m'étais retrouvé à quelques rues du Babel Hôtel, canif à la main, en train d'éventrer mon premier sac poubelle.

Je disposais aussi d'une allocation pour appâter le cobaye, une somme offerte par mon employeur, évidemment défalquée de mon futur revenu.

Je me mis donc à piocher dans les reliquats de bouffe, écartant pelures de pommes de terre et gras de jambon, pour ramener en surface des indices peut-être utiles. J'appris ainsi, sur une facture d'électricité, le nom de mon premier vrai client, sus aussi qu'il adorait les raviolis en sauce, qu'il possédait au moins un animal de compagnie. Je notai tout sur les pages d'un petit carnet noir, encerclai d'un coup de fluo sa rue sur mon plan, puis continuai mon chemin tout en éventrant savamment d'autres sacs noirs et ventrus afin de pêcher un ou deux clients potentiels. J'améliorai rapidement ma base de données en me renseignant sur les heures et les jours de passage des éboueurs, découvris, à mes dépens, que certaines poubelles étaient visitées par autant de chiens en vadrouille que de clochards avinés. Je dus même me délester de quelque menue monnaie pour éviter un pugilat au sujet d'une bouteille consignée. La visite des poubelles et le recyclage des déchets n'étant pas uniquement réservés aux employés de la ville,

chacun à sa manière, moi compris, pouvait en faire une activité lucrative, voire une petite PME à long terme.

Pendant plus d'une semaine, j'ai donc arpenté mon nouveau quartier, dressé une liste de noms, d'adresses, de personnes à visiter.

Puis un soir, je me suis lancé, j'ai sonné à une porte.

Ce n'était pas la vôtre.